

**Théâtre de la « phronesis » : les faux débats « profitables »
entre penseurs français**

Critical Resistance. From Poststructuralism to Post-Critique,
de David Couzens Hoy. MIT Press, 274 p.

Sylvano Santini

Number 213, March–April 2007

American Theory : quelques penseurs à vue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10420ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Santini, S. (2007). Théâtre de la « phronesis » : les faux débats « profitables »
entre penseurs français / *Critical Resistance. From Poststructuralism to
Post-Critique*, de David Couzens Hoy. MIT Press, 274 p. *Spirale*, (213), 24–26.

Théâtre de la « phronesis » : les faux débats « profitables » entre penseurs français

CRITICAL RESISTANCE. FROM POSTSTRUCTURALISM TO POST-CRITIQUE

de David Couzens Hoy

MIT Press, 274 p.

par SYLVANO SANTINI

La *French Theory* semble vouloir persister aux États-Unis en produisant des effets au-delà d'une mort annoncée, d'une fin entrevue au terme de la production en série de commentaires, dévorée par le marché du savoir, la compétition et le prestige. Tel serait le scénario hollywoodien qui conviendrait pour *en finir avec la French Theory*, un genre de *Wall Street* dans le domaine intellectuel, où finalement le véritable visage du mécréant se révèle à la fin pour ce qu'il est, un vil usurpateur. Soulagés par une telle fin, les spectateurs impatients de la *French Theory*, comme Frank Lentricchia, pourraient enfin relâcher le souffle qui les crispe depuis quelques décennies : « bien fait », « tant mieux », « bon débarras », « tant pis », « bof », etc. On aurait enfin crevé quelques enflés venus de l'étranger, des *Foreign Agents* qui ont contaminé la pensée aux États-Unis. L'affaire Sokal a égratigné un peu la *French Theory* mais n'a pas suffi à l'achever : trop de penseurs, pour ou contre elle, se sont aperçus à ce moment qu'ils avaient une dette envers elle, puisqu'elle leur avait permis d'accumuler du capital symbolique. On n'allait donc pas la laisser tomber aussi facilement d'un côté comme de l'autre. Certes, on se croirait dans un mauvais film, un cauchemar qui se répète dans un *remake* ou dans des suites interminables, tout aussi insignifiantes les unes que les autres, où la seule différence dans la répétition du même s'évalue négativement : « c'est moins bon que l'original ». Par sa simplicité corrosive, on aimerait sans doute que ce soit là le seul scénario possible, lequel donnerait somme toute une bonne conscience à l'oubli de la théorie aux États-Unis.

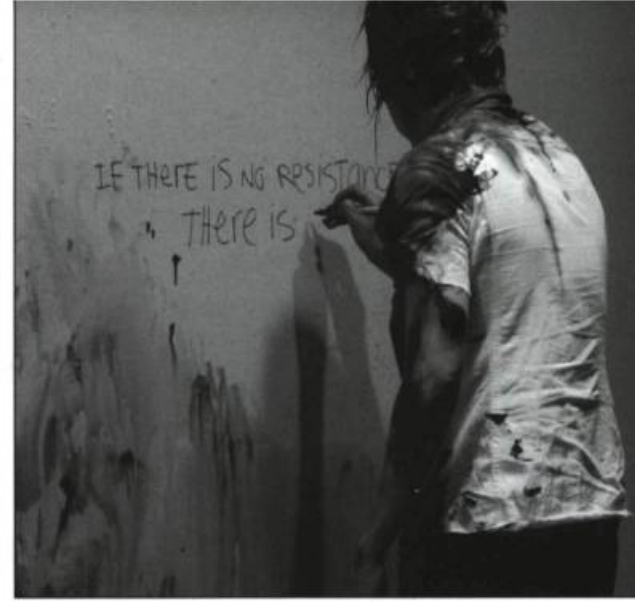
Mais si l'on tient à en finir avec la *French Theory* aux États-Unis, on ne pourrait pas simplement arrêter d'en parler sans courir le risque de ruiner une partie des *humanities*. Et quel mal y aurait-il à faire cela ? Je répondrais que nous risquerions de perdre une pratique très singulière de la *French Theory* qui pourrait paraître banale à première vue mais qui révèle, à l'analyse, l'une des principales causes qui explique la profonde inscription des penseurs français dans la pensée aux États-Unis depuis plus de trente ans. Et cette cause, bien étatsunienne, n'est

peut-être pas si étrangère à la façon que nous avons tous d'articuler entre eux les penseurs auxquels nous nous référons. Cette pratique singulière s'entrevoit dans la création de faux débats entre penseurs français (et parfois aussi avec d'autres penseurs associés à la philosophie continentale) qui ont toutefois une valeur de vérité puisque, grâce à eux, le champ théorique aux États-Unis fait fond sur soi, parvenant ainsi à se donner l'impression de dépasser ses propres limites et d'être en mouvement. Je ne saurais dire si cette impression n'est qu'une simple illusion ou la fiction nécessaire pour stimuler la vie intellectuelle. Tout ce que je peux avancer, c'est que les théoriciens étatsuniens croient à ces faux débats qui prennent la forme, par leur nature dialogique qui se rapproche de la joute, d'un véritable théâtre de la pensée. Sur ce point, on pourrait presque dire qu'ils ont un sens inné de la mise en scène et que, finalement, leur vaste appropriation de Deleuze depuis le début des années 1990 n'est que la représentation d'eux-mêmes. Cette façon de faire de la théorie démontre bien à elle seule, du reste, que la *French Theory* n'est qu'une invention étatsunienne qui pourrait tout aussi bien s'appeler *American Theory*.

La mise en scène des faux débats

Dans ce contexte, le dernier ouvrage de David Couzens Hoy, *Critical Resistance. From Poststructuralism to Post-Critique*, n'a rien d'une surprise. Le titre annonce d'emblée un mouvement, une mutation majeure du champ théorique aux États-Unis : le poststructuralisme qui a envahi la pensée américaine depuis la conférence de Derrida à l'Université John Hopkins en 1966, rien de moins ! Si le titre délaisse par ailleurs le « beyond » que l'on trouve habituellement sur les ouvrages qui prétendent opérer une telle mutation, c'est que l'auteur veut montrer d'emblée que le mouvement mis en scène dans le livre marque le déplacement de domaines qui se situent déjà dans un au-delà où le renouvellement de la pensée ne s'évalue plus sur un dépassement des limites. D'où le sujet principal de l'ouvrage : la « résistance critique » qui freine radicalement la mobilité infinie de la transgression en ramenant son impulsion à l'intérieur même des limites dans un contexte donné. Jamais un titre n'en aura dit aussi long sur son sujet, tout en étant dénué d'originalité.

Couzens Hoy est un théoricien et un homme de théâtre, sans doute le meilleur metteur en scène de faux débats théoriques entre penseurs français et européens. Son ouvrage est une petite merveille en la matière : chaque chapitre est comme un acte, chaque section de chapitre, comme une scène, entre Nietzsche et Deleuze, Merleau-Ponty et Sartre, Foucault et Merleau-Ponty, Foucault et Bourdieu, Bourdieu et Sartre, Derrida et Levinas, Derrida et Foucault, la théorie critique et les post-marxistes, les post-marxistes et Zizek, et évidemment, un peu de Heidegger parmi eux. Il y a un début, le poststructuralisme fondé sur l'interprétation deleuzienne des forcés chez Nietzsche, et une fin, la post-critique, sorte d'amalgame entre Foucault et Derrida qui se cristallise dans ce qu'il appelle une « *deconstructive genealogy* ». Et malgré toutes les sérieuses oppositions contre les penseurs français — Couzens Hoy parvient véritablement à nous faire peur par



Julie Andrée T. **Burning Head**
 ONI Gallery, Boston, 2005
 Photo : Bob Raymond

moments en laissant planer l'impossibilité d'en venir à bout —, la *French Theory* sort toujours gagnante et même, comme le personnage principal à la fin d'une bonne pièce, un peu plus endurcie.

Mais en quoi s'agit-il de faux débats? Il faut reconnaître que la plupart des liens entre ces penseurs ne sont pas entièrement le produit de divagations. Il y a bien effectivement des concepts, des notions qui les rapprochent; les auteurs ont parfois eux-mêmes suggéré de tels rapprochements dans leurs propres ouvrages ou entrevues. Là ne se trouve pas la fausseté des débats, puisqu'on peut toujours arriver à faire parler ces penseurs ensemble ou encore l'un contre l'autre. La fausseté des débats de Couzens Hoy réside plutôt dans la forme radicale qu'il leur donne et qui consiste à imaginer deux penseurs côte à côte sur la même scène jouant dans la même histoire, ce qu'il suggère très bien dans cet exemple parmi tant d'autres : « *Foucault and Bourdieu can profitably be put on the same spectrum.* » Or, c'est dans l'adverbe « profitablement » que réside le secret de ses mises en scène qui visent à donner un nouvel élan à la théorie aux États-Unis.

Situation agonique

Avant d'en arriver à ce chef-d'œuvre de mise en scène, Couzens Hoy s'était fait la main sur le faux débat entre Habermas et Foucault dans un article consacré à la lecture critique de Foucault¹. Si Foucault et Habermas ne se sont jamais affrontés comme tel, les théoriciens étatsuniens s'en sont chargés pour eux en imaginant, entre autres, un séminaire sur la modernité où ils se seraient véritablement rencontrés (ce séminaire n'a jamais eu lieu). Mais pourquoi les théoriciens tenaient-ils à cette rencontre? Dans son article, Couzens Hoy simplifie la situation à l'extrême pour en révéler la cause : la théorie du pouvoir de Foucault les avait séduits parce qu'elle permettait de faire apparaître la domination là où on ne l'attendait pas (à la fin des années 1970, c'était la tâche la plus noble que s'était donnée les penseurs aux États-Unis), mais elle avait un sérieux travers : étant implacable, elle ne laissait aucun espoir quant à la possibilité d'émancipation (autre tâche dont il fallait venir à bout). Cette ambiguïté heurtait la sensibilité de la pensée, car si on désirait pouvoir lire en profondeur la domination, on ne voulait pas perdre de vue pour autant la question de la liberté. C'est là qu'intervient Habermas. Si sa conception du pouvoir était moins pénétrante que celle de Foucault, elle était toutefois optimiste, suscitant l'espoir d'émancipation. Couzens Hoy propose alors un faux débat entre Foucault et Habermas non pas pour simuler une situation polémique où l'un des adversaires doit terrasser l'autre, mais une situation agonique où l'un et l'autre

*Tout ce que je peux avancer,
 c'est que les théoriciens
 étatsuniens croient à ces faux
 débats qui prennent la forme,
 par leur nature dialogique qui
 se rapproche de la joute, d'un
 véritable théâtre de la pensée.*

des adversaires se provoquent mutuellement de manière à produire une émulation qui dépasse les limites de chacun. Il s'appuie en cela sur l'idée d'« agonisme » chez Foucault qu'il définit comme suit : « *une émulation réciproque où l'un stimule l'autre et lutte avec lui dans une provocation permanente* ». La création d'une situation agonique, en mettant deux ou plusieurs penseurs sur la même scène et dans la même histoire, provoque un faux débat entre eux qui peut être néanmoins « profitable » selon Couzens Hoy puisqu'il permet, en dépassant les limites de chacun, de susciter une situation nouvelle. Or, c'est cette dernière qui correspond en propre au champ de la théorie aux États-Unis; c'est cette nouvelle situation, produit de la rencontre agonique entre deux penseurs, qui donne à la théorie son mouvement.

La « post-critique » comme sagesse pratique

Couzens Hoy tente ici de donner du mouvement à la théorie aux États-Unis en proposant un déplacement du poststructuralisme à la post-critique. Ce mouvement poursuit une visée bien précise : ne voulant pas perdre de vue les acquis pluralistes du poststructuralisme qui a déconstruit toutes les fondations de la pensée philosophique, donnant ainsi la possibilité à quiconque de circuler librement dans

un jeu infini de différences, il veut parvenir à soutenir cette pensée qui marche sans doute un peu trop dans le vide, n'arrivant plus ni à appuyer la critique ni à justifier la résistance. Pour remédier à ce problème qui suscite, contre le poststructuralisme, des accusations de scepticisme ou de complaisance à l'endroit du pouvoir, Couzens Hoy crée plusieurs faux débats qui ont tous la vertu de produire une critique et une résistance possibles sans nécessairement recourir aux anciennes fondations de la philosophie, du monisme ontologique de la pensée classique aux impératifs catégoriques de la modernité. Ce tour de force, qui semble mobiliser par ailleurs la pensée aux États-Unis depuis, entre autres, le néopragmatisme (comment fonder une « éthique sans ontologie » : je me permets de renvoyer ici à l'article de Philippe Labarre sur Hilary Putnam inclus dans le dossier), Couzens Hoy y parvient grâce à ses « profitables » rapprochements en récupérant chez l'un et chez l'autre, en situation agonique, ce qui lui permet d'articuler à la fois une critique sans fondement universel et une résistance sans objet à défendre *a priori*. Seules concessions pour cette éthique sans ontologie, ce sont : 1) le corps entendu non pas dans sa pureté phénoménologique mais comme le lieu d'un point de vue dans un contexte ; 2) la mort comme finitude ; et 3) les « quasi-transcendants » qui orientent l'expérience du corps dans les limites de sa finitude : la justice et la responsabilité, seules catégories, dit-il, en reprenant Derrida, qui ne peuvent faire l'objet d'une déconstruction.

Il faut avouer que les faux débats de Couzens Hoy ne sont pas du tout dénués d'intérêt, à condition de ne pas les considérer comme la pensée française mais plutôt comme une tentative de renouveler le champ théorique aux États-Unis, passionné par le sens de l'action. Sur ce point, la *French Theory* est loin de l'« agonie ». À la fin de son théâtre, Couzens Hoy parvient à définir une « sagesse pratique » (« *phronesis* ») qui, fondée sur l'alliance des méthodes généalogique et déconstructiviste, met de l'avant une critique qui sait résister à la domination sans pourtant être fondée sur une certitude, une critique, donc, capable de reconnaître ses propres limites et ouverte aux autres possibilités. Cette sagesse pratique convient tout à fait à la mesure de l'action qui persiste dans la pensée aux États-Unis depuis les premiers pragmatistes à la fin du XIX^e siècle : le « perfectionnisme » ou « méliorisme » qui exige de n'importe quelle pratique qu'elle n'augmente pas le mal, c'est-à-dire la souffrance et l'humiliation, qu'elle veille même à le diminuer.

Cela est-il suffisant pour justifier la lecture de Couzens Hoy ? S'il ne revient pas à moi de trancher la question, j'ajouterais néanmoins qu'il ne faudrait pas rejeter cette lecture trop vite en prenant pour prétexte l'incongruité du procédé employé par l'auteur. La question qui semble toutefois s'imposer est la suivante : si cette lecture vise à définir une sagesse pratique, les mises en scène de Couzens Hoy ne sont-elles pas trop abstraites, nous laissant dans la simple contemplation d'une passion pour l'action ou, pire, dans le simple plaisir de donner un coup de roue de plus à la machine théorique aux États-Unis ?

1. David Couzens Hoy, « Pouvoir, répression, progrès. Foucault, Lukes, et l'École de Francfort », in Michel Foucault. *Lectures critiques*, Bruxelles, De Boeck, 1989, p. 141-167.

DOSSIER AMERICAN THEORY : QUELQUES PENSEURS À VUE

Portrait de Heidegger en sage-femme

THE GODS AND TECHNOLOGY. A READING OF HEIDEGGER de Richard Rojcewicz, State University of New York Press, « Suny series in Theology and Continental Thought », 248 p.

par ÉTIENNE BEAULIEU

Le livre de Richard Rojcewicz n'est pas qu'une lecture patiente du célèbre texte de Heidegger, *Die Frage nach der Technik* (« La question de la technique », 1954). Certes, Rojcewicz, qui est aussi traducteur de Heidegger et de Husserl, emprunte à la philologie heideggérienne quelques-unes, sinon plusieurs, de ses distinctions devenues classiques en 2006 — l'année où Heidegger entre officiellement au programme de l'agrégation en France. Dans un grand écart entre la clarté didactique et l'interprétation de passages heideggériens souvent jugés obscurs, Rojcewicz sépare soigneusement la chose et l'objet, l'Être et l'étant, la *technè* antique et la technologie moderne, sans pour autant

établir de ligne de fracture infranchissable entre les pôles de ces dualismes familiers aux lecteurs de philosophie continentale. Se voulant « a careful and sympathetic reading of that text in his own terms », le travail herméneutique de Rojcewicz introduit néanmoins, et heureusement, dans le texte de Heidegger un certain infléchissement de la pensée qui provient plus du commentateur que du philosophe et qui donne mieux à entendre le contexte américain de lecture que le texte de Heidegger lui-même.

Une lecture parturiente

À partir de la lecture heideggérienne des quatre causes aristotéliennes (matérielle, formelle, efficiente et finale), Rojcewicz montre très clairement en quoi la tradition métaphysique occidentale donne la priorité, sinon l'exclusivité, à la cause efficiente, entendue comme la cause productrice par excellence, qui fait de celui qui opère la production (par exemple, l'artisan